

Ernest/Erny Gillen, ancien déporté du Luxembourg et son témoignage écrit sur le camp d'Urbès.

Traduction française du chapitre 6 consacré au camp annexe d'Urbès / p. 289 à 308.

Titre de l'ouvrage : « *Sou wéi ech et erlieft hunn* », *Gestohlene Jugendjahre in den Konzentrationslagern Natzweiler-Struthof und Dachau, 1942-1945* / », Edition Saint-Paul Luxembourg, 2005.

[Tel que je l'ai vécu ; mes années de jeunesse sacrifiées dans les camps de concentration de Natzweiler-Struthof et de Dachau, 1942-1945]

Quelques mots préliminaires de la traductrice :

Avec l'accord de la famille Gillen, voici la traduction française du chapitre 6 qu'Erny Gillen a consacré au camp d'Urbès dans son témoignage écrit publié par la famille en 2005.

Pour compléter les informations d'Ernest Gillen sur les divers incidents survenus au camp ou sur le sort du groupe des 465 Juifs de l'Est formés par le groupe allemand Daimler-Benz au ghetto de Reichshof/ Rzeszow (Pologne) pour l'assemblage de pièces de moteurs diesel pour avion et déportés à Sachsenhausen après leur internement au camp d'Urbès, il est intéressant de lire les leçons P1, P2, P3, P6, P7a, P7c et P7e qui contiennent également d'autres témoignages de déportés du camp d'Urbès.

Lors de diverses interviews, Ernest Gillen a apporté par ailleurs d'autres précisions ou a abordé le sort des déportés du camp d'Urbès sous un autre angle.

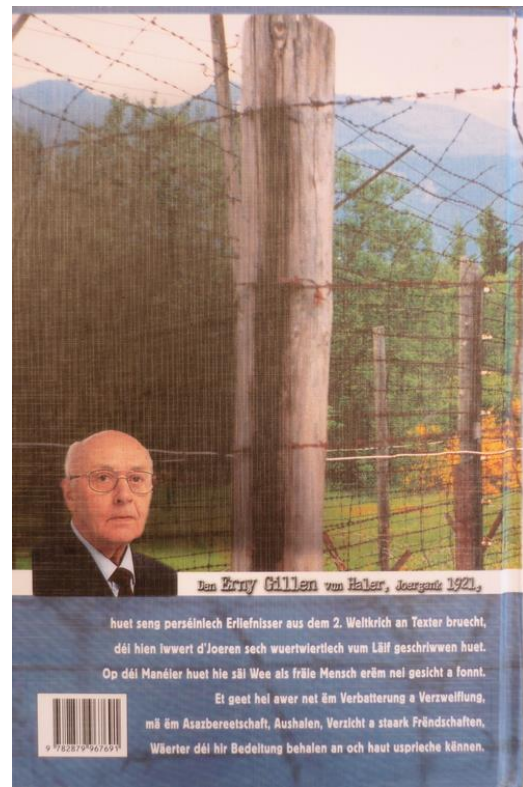
Ainsi les différentes leçons et la traduction de son ouvrage se complètent.

La traduction de son précieux témoignage sur le camp de Natzweiler-Struthof paraîtra courant 2018.

L'acquisition pourra se faire via la commune d'Urbès. Il conviendra de s'adresser à la mairie du village.

Bonne lecture.

Marguerite Kubler



Chapitre 6 :

« *Urbès -Wesserling : der Tunnel des Todes mit Eisenbahnbrücke* ».

[Urbès-Wesserling : le tunnel de la mort avec un pont de chemin de fer]

Un petit camp annexe avec un bilan sanglant.

*Le village d'Urbès vu depuis le camp. J'ai fait ce dessin en cachette le 18 juin 1944.
L'employé civil de Mulhouse, Robert Wolfsperger, qui officiait comme mécanicien au
chantier du camp, réussit à emporter le dessin en catimini en septembre 1944.*



« Le camp annexe d'Urbès – appelé par les nazis également du nom de Wesserling, à cause de la proximité de sa gare – a été créé en mars 1944.

Environ 1500 déportés dont 4 Luxembourgeois devaient travailler dans un ancien tunnel.

Wesserling se trouve en Alsace, à environ 15 km au nord-ouest de Thann et à une trentaine de km au nord-ouest de Mulhouse ; le village est le terminus d'un petit train de vallée.

Le camp d'Urbès-Wesserling ne se situe pas à proximité immédiate du village, mais à environ 6 km plus à l'ouest, à l'extrémité du village d'Urbès, au fond d'une cuvette de vallée.

Au début, le camp était pourvu de 3 grandes baraques divisées chacune en 4 pièces. Plus tard, les nazis firent construire d'autres baraques, mais plus petites.

Le camp était entouré de barbelés et de grillage non électrifié.

Le bâtiment administratif et la garde se trouvaient à l'entrée du camp, mais le personnel nazi logeait au village d'Urbès même.

La cuisine des détenus se situait entre les dortoirs et le chantier, alors que la cuisine pour le personnel nazi était à Wesserling, de même que le dépôt de nourritures pour les détenus du camp.

Le camp d'Urbès-Wesserling a été créé fin mars 1944. Le premier convoi de déportés arrivé en gare de Wesserling comptait 300 hommes ; ils venaient de Dachau, après avoir également séjourné au camp de Natzweiler durant 3 semaines environ.

2 jours plus tard arriva un nouveau convoi de 200 déportés également en provenance de Dachau et environ 15 jours plus tard un troisième de 1000 déportés en provenance du camp de Lublin. Ce qui faisait un total d'environ 1500 détenus.

La plupart des détenus venaient du camp de Dachau, mais Urbès faisait partie des camps annexes de Natzweiler-Struthof. D'ailleurs, l'entête du courrier pour le camp était « KL Natzweiler, Block W. ».

Le camp était dirigé par le sous-lieutenant [SS-Untersturmführer] Arnold Brendler.

Le reste du personnel de direction et de garde du camp était principalement composé d'officiers et de soldats de la Luftwaffe.

Au bout de 3 mois seulement fut rajouté à l'équipe un maître-chien du camp de Natzweiler qui avait le grade de « SS-Unterscharführer » [caporal /sous-chef de peloton].

Les détenus du camp étaient affectés sans exception à l'installation d'une usine souterraine pour l'assemblage de pièces de moteurs d'avion. Il fallait transformer un tunnel inachevé en usine.

La majorité des prisonniers – entre 1000 et 1200 hommes – devait travailler à l'intérieur du tunnel. Les autres étaient répartis dans divers commandos liés aux travaux d'installation de l'usine à l'intérieur du tunnel.

Il y avait le commando de la gare dont la tâche consistait à charger ou décharger le matériel arrivé en gare ou à l'expédier, le commando pour l'installation de rails pour le chemin de fer du chantier, de même que le commando pour l'installation de câbles électriques souterrains destinés à l'approvisionnement du camp en courant.



Entrée du tunnel d'Urbès qui était devenu pour de nombreux déportés un lieu fatal.

Photo d'Ernest Gillen.

Celui qui détenait le plus de pouvoir au camp était le lieutenant ou « Obersturmführer » Josef Janisch qui fut promu au grade de capitaine ou « Hauptsturmführer » dès les premières semaines de chantier.

Il avait la direction du chantier et comptait sous ses ordres le chef de chantier Joseph Tscholl [Tschol], un dessinateur et une secrétaire. La direction était également responsable d'entreprises privées, telles que Degler, AEG et des sociétés de transport locales.

Les entreprises privées occupaient un petit nombre d'employés civils et des ouvriers qualifiés sous les ordres desquels les détenus devaient travailler, mais de manière indirecte seulement. En fait, les détenus agissaient directement sous l'autorité du kapo-chef, qui était quant à lui sous les ordres de Janisch ou du chef de chantier Tschol ou encore d'un employé civil.

Le kapo-chef était responsable de 6 kapos qui avaient, quant à eux, la charge de plusieurs contremaîtres.

L'ensemble du personnel nazi se comportait de manière relativement correcte à l'égard des détenus : Brendler sortait rarement de ses gonds de manière démesurée. Seul Janisch poussait avec excès les détenus au travail. Ses accès de colère étaient sans frein ; peu lui importait alors où et avec quel moyen il frappait les détenus.

Janisch avait peu d'influence sur les employés civils, pour la plupart des Alsaciens ; au contraire, ils refusaient d'agir avec violence et ils faisaient tout pour alléger le sort des déportés en rendant leurs tâches un peu plus légères et en mettant tout en oeuvre pour leur procurer une nourriture supplémentaire.

Toutefois, kapos et contremaîtres ne donnaient pas le bon exemple. Sous la violence de leurs coups plus d'un détenu s'était effondré. Néanmoins, aucun d'entre eux n'eut à souffrir de séquelles graves, ni de blessures mortelles.

La nourriture était nettement insuffisante et mauvaise, comme dans tous les camps nazis. Seules les bonnes relations avec les employés civils qui avaient bon cœur permettaient d'améliorer un tant soit peu la nourriture. Plus d'une fois, le commandant du camp avait tenté de procurer un approvisionnement exceptionnel, toutefois sans incidence notable sur les conditions alimentaires générales au sein du camp.

Au départ, la responsabilité des détenus du camp incombait à un Allemand du nom de Schütz. Celui-ci avait fait la connaissance des déportés luxembourgeois à Natzweiler et de ce fait il se montrait plus clément à leur égard et leur apportait de temps à autre réconfort et soutien. Il se montrait également raisonnable envers les autres détenus.

Plus tard, il fut remplacé par un autre Allemand qui se montrait plus autoritaire, mais qui ne maltraitait pas les Luxembourgeois.

Dans le camp, travaillaient également un greffier – un Allemand – un kapo responsable du Revier ou baraque des soins – un Polonais – de même que quelques aides, en tout environ 10 personnes.

Les détenus, qui souffraient le plus à cause des conditions de travail éprouvantes, étaient véritablement ceux à l'intérieur du tunnel.

Le sol était en permanence mouillé, couvert par endroits de 10 à 20 cm d'eau, voire davantage. Les détenus ne portaient pas de souliers imperméables. En outre, l'eau tombait goutte à goutte du plafond ; l'air était saturé d'humidité, les habits des prisonniers et tout le reste constamment trempés, sans qu'ils eussent pu les changer.

L'air était également pollué à cause des émanations de gaz des moteurs diesel qui tournaient jour et nuit. Ils dégageaient une fumée si épaisse qu'il était impossible de voir à plus de 10 mètres. Les détenus devaient travailler dans cette puanteur durant 8 à 12 heures d'affilée.

Après leur travail d'équipe, ils retournaient au camp, où ils étaient entassés dans des dortoirs exigus, 100 à 150 personnes, portes et fenêtres closes, serrés les uns contre les autres dans une atmosphère renfermée et suffocante.

Rien qu'à cause de l'air pollué et irrespirable l'état des détenus se dégradait tellement vite qu'au bout de 15 jours de travail à l'intérieur du tunnel ils étaient devenus méconnaissables.

Par ailleurs, le travail n'était réparti qu'en deux équipes de 12 heures, ce qui était un inconvénient. Il n'y avait pas de travail d'équipe spécial le dimanche ou lors de jours fériés.

Durant toute la durée du camp, deux fois seulement il n'y eut pas de travail d'équipe à cause de l'évasion de prisonniers.

Lors du changement d'équipe, un groupe devait travailler 24 heures d'affilée, alors que l'autre bénéficiait de 24 heures de repos ou bien était affecté dans d'autres commandos.

Puis on procéda au travail en 3 équipes de 8 heures (6h-14h / 14h-22h / 22h-6h), ce qui améliora quelque peu la situation.

Les conditions de travail étaient non seulement défavorables, mais encore extrêmement pénibles.

Les détenus devaient transporter à longueur de journée du ciment, des brouettes de sable et de pierres, pousser des wagonnets, utiliser des bétonnières, transporter pierres et tuiles, tirer des câbles, activer pioches, pelles et marteaux, manipuler des marteaux-piqueurs, etc. Toutes ces tâches devaient être effectuées sans pause et le plus rapidement possible. Peu importaient la pluie, le froid, tout aussi peu l'état des habits et des chaussures des prisonniers.

Si l'on considère toutes ces données, il est aisé de comprendre le nombre important de détenus qui ont succombé à cet enfer, bien qu'il soit difficile d'évaluer le nombre exact de morts, du fait que les détenus d'Urbès gravement malades ou incapables de continuer à travailler étaient systématiquement transportés à Natzweiler.

Néanmoins, on peut supposer que 7 à 8 détenus trouvèrent la mort au camp d'Urbès même, alors qu'on peut compter 40 à 50 morts suite aux conditions des travaux forcés au tunnel même.

Parmi tout ce qui s'était passé au camp et au chantier d'Urbès, il convient de mentionner les faits marquants suivants :

1. Le responsable de chantier, l'Alsacien Fender, fut menacé par Janisch, parce qu'il se montrait trop clément à l'égard des détenus. Fender préféra demander sa mutation.

2. Durant l'équipe de nuit, 4 Russes réussirent à prendre la fuite. A titre punitif, le camp entier dut attendre sous une pluie battante, debout sans manger, jusqu'à midi.
3. Etant donné que lors de l'appel les nazis avaient constaté qu'il s'agissait de 4 Russes, il fut décidé, sur ordre en provenance de Natzweiler, d'asséner 10 coups de bâton sur le derrière à tous les Russes du camp ; cette tâche fut assumée soit par le commandant du camp en personne, soit par un membre de l'équipe de garde nazie. Cette ignominie a duré plusieurs jours.
4. Un Russe, qui avait réussi à s'échapper avec 3 autres, fut repris. Lors de la reconstitution de sa tentative de fuite avortée, Janisch lui tira alors dans le bas du corps. La nuit suivante, il succombait à sa blessure.
5. Les 3 autres Russes furent, eux aussi, repris. Après avoir séjourné durant plusieurs semaines au cachot à Natzweiler, ils furent à nouveau transférés à Urbès, puis pendus à l'entrée du tunnel en présence de tous les détenus du camp. Etaient présents lors de la pendaison Seuss de Natzweiler ainsi que quelques autres « pontes SS » du Struthof. Seuss prononça même à cette occasion un discours, dans lequel il insista sur l'issue fatale de toute tentative de fuite.
6. Le 3^e convoi de 1000 déportés en provenance de Lublin comptait principalement des Russes. Une nuit, ils avaient projeté de se révolter ouvertement sous la devise de « Chat Rouge ». Toutefois, leur tentative de révolte n'eut pas le retentissement souhaité. Elle demeura sans suite, car apparemment Natzweiler n'en n'avait pas été informé.
7. Un peu plus tard, un sergent ou « Unterscharführer » arrivé tout droit de Natzweiler tenta de mener une enquête sur les émeutiers et les saboteurs. Pour ce faire, il aurait mis des habits de prisonnier et accompagné d'un détenu allemand – kapo et électricien – et espionné durant toute la nuit dans le camp. Toutefois, ses tentatives d'espionnage demeurèrent vaines.
8. A l'intérieur du tunnel un échafaudage s'effondra, quelques détenus, de même que quelques employés civils furent blessés.
Le chef de chantier Tschol, qui avait omis de montrer ses papiers d'identité au poste de contrôle, fut abattu par le garde et mourut sur le coup. Les deux personnes qui l'accompagnaient dans sa voiture furent également légèrement blessées par le tir.
9. Un convoi qui avait quitté le camp d'Urbès en septembre 1944 fut victime des bombardements aériens des Alliés à hauteur de Karlsruhe. Comme les déportés n'avaient pas le temps de se mettre à l'abri, un nombre important d'entre eux y trouva la mort. De nombreux autres furent grièvement blessés.
10. Peu avant la fermeture du camp d'Urbès, un Juif qui aurait tenté de fuir lors de l'alerte aérienne fut fusillé. Son corps fut enterré quelque part aux abords du camp, étant donné qu'à ce moment-là la liaison entre Natzweiler et Urbès n'était plus possible.

D'autres déportés eurent davantage de chance. Un Russe réussit à s'échapper de son poste de travail, sans l'aide d'un civil.

Un contremaître polonais réussit à se cacher dans un carton parmi le matériel qu'un camion transportait hors du tunnel. Une femme qui habitait à proximité du camp l'aurait aidé à retrouver la liberté.

Un Lorrain du prénom de Toni, originaire de Metz, aurait lui aussi réussi à prendre la fuite, lors d'un transport.

Peu avant la fermeture du camp, il y aurait eu un incident en relation avec des enfants alsaciens du coin qui auraient refusé de participer à des travaux ordonnés par les nazis. Quelques jours plus tard, ils auraient été transférés ailleurs ; leur sort m'est demeuré inconnu.

Il serait possible d'évoquer bien d'autres incidents survenus à l'intérieur du camp, ceux mentionnés ci-dessus n'en sont que quelques exemples.

Début septembre 1944, le premier convoi de 500 détenus quitta le camp.

Ils furent aussitôt remplacés par à peu près autant de Juifs. Cette catégorie de déportés portait exactement les mêmes habits rayés que tous les autres détenus de Natzweiler, toutefois ils ne relevaient pas directement du camp de Natzweiler.

Au contraire, ils semblaient dépendre directement de l'usine [Groupe Daimler-Benz] ; mais il ne m'a plus été possible d'établir les relations exactes par rapport à la direction du camp et à celle de l'usine [Groupe Daimler-Benz].

Mi-septembre, un 2^e convoi achemina 500 autres détenus vers Neckarelz.

Quelques jours plus tard, alors que les troupes américaines, sur l'autre versant des Vosges, n'étaient plus qu'à environ 10 km de Wesserling, les nazis ordonnèrent l'évacuation du reste des détenus, hormis les Juifs.

C'est ainsi que dans le 3^e convoi se trouvaient également les 4 déportés du Luxembourg.

Les déportés du camp d'Urbès-Wesserling furent assignés aux travaux forcés dans les galeries de gypse de la région de Neckarelz.

Ceux qui réussirent à survivre – un nombre important d'entre eux trouva la mort à cause des conditions de travail épouvantables dans les galeries de mine humides qui manquaient d'air – furent évacués vers Dachau lors de la fermeture du camp de Neckarelz en mars 1945.

C'est dans la région de Dachau qu'ils furent définitivement libérés par les Américains.

Les déportés luxembourgeois du camp d'Urbès sont :

- 1) Edouard Hausemer de Niederkorn.
- 2) Nic. Schumacher d'Esch-Alzette.
- 3) Aloyse Wies de Mamer.
- 4) Erny Gillen de Haller.

Aujourd'hui [1951], il convient de rajouter les précisions suivantes quant à l'état actuel du camp : les baraques qui avaient servi de dortoirs aux détenus ont complètement disparu. Il ne reste que les socles en béton en attente peut-être de l'édification éventuelle d'autre chose. Les dortoirs des Italiens, de même que ceux des travailleurs forcés de l'Est ou « Ostarbeiter » ont eux aussi entièrement disparu.

Devant le tunnel, c'est le chaos. Des bâtiments administratifs ne subsistent plus que quelques pans de murs.

Seul l'imposant bunker à l'entrée du tunnel est demeuré intact, de même que l'issue de secours.

Le tunnel, quant à lui, est entièrement vide. Les bâtiments qui avaient été construits à l'intérieur ne sont que légèrement endommagés, mais toutes les installations ont été enlevées.

Le plafond à l'intérieur du tunnel a été démoli. Ça et là traînent quelques poutres et des débris de murs.

Le fait de voir le peu qui reste à présent du camp peut nous affecter profondément. Cependant, il faut se poser la question, si ces restes de mur et ces amas de pierre peuvent vraiment susciter auprès des gens, qui n'ont pas vécu l'horreur ici, une image juste de tous les actes barbares et criminels perpétrés durant des mois par les nazis en ce lieu, en sachant que tous ces hommes étaient innocents, mais condamnés à mourir d'une mort lente et impitoyable.

Les premiers jours d'internement au camp d'Urbès-Wesserling

Ce texte, je l'avais écrit en catimini au camp même, en mai 1944.

Peu de temps après, Robert Wolfsperger, un civil alsacien qui travaillait à l'un des chantiers à l'intérieur du camp, réussit à l'emporter en cachette, de même que d'autres documents. Après la Libération, il me les fit parvenir par courrier.

Le transfert de Dachau à Urbès eut lieu fin mars 1944. Le camp d'Urbès-Wesserling avait duré de mars à mi-septembre 1944. Au début le camp comptait 300 déportés, plus tard environ 1500.

Le 23 mars 1944, je fis à nouveau partie d'un convoi, mais cette fois-ci en train. Nous étions 300 hommes, dont 4 Luxembourgeois, à savoir Edouard Hausemer, Nic. Schumacher, Aloyse Wies et moi-même. Nous faisons tout pour rester ensemble.

La destination comme d'habitude nous était absolument inconnue. Mais le bruit courait, qu'il s'agirait d'un transfert qui nécessiterait un approvisionnement en nourriture pour une durée de 3 semaines.

Dans les wagons, on installa même des poêles. Aussi, nous posions-nous la question inquiétante, où nous allions être transférés ; cela devait être terriblement loin, quelque part où il fait très froid, comme la Russie peut-être ou encore la Pologne ou les Balkans.

Nous tentâmes par tous les moyens d'échapper à ce transfert, mais en vain.

Aussitôt installés dans les wagons, nous remarquâmes que notre train se dirigeait en direction du soleil couchant, c'est-à-dire vers l'ouest.

Notre voyage dura 2 jours et 2 nuits ; il arrivait que le train s'arrêtât durant une ou deux heures, voire davantage.

Nous avons reconnu aux noms des gares et des villes que nous les avons déjà traversées quelques semaines plus tôt, que notre train revenait vers Natzweiler et que nous allions dans le sens contraire de ce que nous avions supposé.

Finalement, nous arrivâmes à Strasbourg : « *Ils ne sont quand même pas fous au point de nous faire revenir à Natzweiler !* »

Puis, nous prîmes conscience que le train changeait encore une fois de direction et que cette fois-ci il se dirigeait vers le sud.

Au bout d'un certain temps, le train s'arrêta soudain à une petite gare. Je jetai un œil à travers un trou percé dans le wagon et aperçus le fond d'une vallée et d'une montagne élevée, sans en apercevoir le sommet.

Un instant plus tard, j'entendis que nous étions arrivés en Alsace, au pied du col de Bussang dans les Vosges.

Aussitôt, cris et ordres retentirent, les portes s'ouvrirent brutalement et j'entendis vociférer l'ordre : « *Tout le monde dehors !* »

Je jetai un dernier coup d'œil à l'endroit où je m'étais trouvé dans le wagon, à la fine couche de paille qui durant 48 heures avait été pour moi mon lit et ma table.

Dès la descente des wagons, il fallait se mettre rapidement en rangs et, sous escorte des gardes rudement armés, nous traversâmes la vallée à pied.

Des civils s'arrêtaient et nous regardaient d'un air étonné, voire effrayé, d'autres nous adressaient un sourire. Les gardes nazis pensaient naïvement que le sourire s'adressait à eux ; en fait, il était pour nous, nous en étions convaincus.

Arrivés au village d'Urbès, nous fîmes une halte devant un grand bâtiment et là, dans une salle de théâtre, nous passâmes la nuit.

Les rumeurs étaient justes : les poêles avaient été emportés pour les SS et l'approvisionnement en nourritures devait effectivement servir à l'ensemble du camp durant les premières semaines, étant donné qu'il n'y avait pas encore de cuisine.

Le lendemain matin après le petit-déjeuner et le brin de toilette matinale – un seul robinet pour 300 déportés – nous poursuivîmes notre chemin à pied.

Nous quittâmes le village et nous enfonçâmes de plus en plus dans la vallée. Nous passâmes à côté d'un petit ruisseau, pas plus grand que le ruisseau du Hallerbach dans ma petite ville natale ; il était si beau, si vivant et si sympathique.

Bien que ce petit cours d'eau ne fût pas le ruisseau de ma ville natale, les vagues que formait l'eau me firent songer à ma maison parentale et je me mis à rêver de tout ce qui m'était si cher.

Brusquement je fus arraché à mes pensées, lorsque nous tournâmes à gauche et vîmes un immense remblai de chemin de fer et au milieu un pont.

C'est là que devait être aménagée une ligne ferroviaire, de même qu'un tunnel qui permettrait de traverser plus vite la chaîne de montagnes. Mais ce tunnel était demeuré inachevé.

Notre travail consistait à présent à évacuer ce tunnel, afin d'y installer une usine souterraine destinée à l'assemblage de pièces pour avion.

Je fus affecté au commando pour l'aménagement d'une voie conduisant à l'entrée du tunnel et permettant l'accès des camions. Par conséquent, je devais travailler devant le tunnel.

Le tunnel était situé 10m plus haut que le chemin normal existant. L'ancien accès subsistait, mais les travaux de construction avaient été interrompus depuis 10 ans déjà et tout était à refaire.

Les travaux étaient très pénibles, nous disposions de très peu de matériel et devions tout faire à la main ou à l'aide de pelles.

Les pierres n'étaient certes pas gelées et collées au sol comme c'était le cas à Natzweiler, puisque nous étions en été, mais les tâches demeuraient éprouvantes.

Un peu plus tard, je fus affecté à l'intérieur du tunnel, où les travaux étaient encore bien plus épuisants. L'air était mauvais, il faisait tout le temps noir, l'eau s'égouttait constamment du plafond et nous avions toujours les pieds dans l'eau. De plus, nous n'avions que des galoches en bois aux pieds !

Quant à la température, elle était agréable : il faisait toujours frais, malgré la saison estivale. Les locks diesel circulaient jour et nuit et polluaient tellement l'atmosphère que la respiration devenait difficile. De nombreux détenus tombèrent rapidement malades.

En tant que Luxembourgeois, nous arrivions relativement bien à nous débrouiller. Un chef de chantier alsacien réussit à me procurer un travail au bureau ; c'était une véritable chance pour moi ; elle me permettait de recouvrer petit à petit quelques forces.

L'Alsacien en question était aussi mon seul et unique supérieur hiérarchique. Toutefois, j'étais en relation permanente avec l'ensemble des civils du camp. D'ailleurs, le bureau appartenait à une entreprise privée et j'étais chargé des travaux administratifs.

Le second Luxembourgeois réussit à travailler d'emblée comme contremaître au sein d'un petit groupe. Le troisième Luxembourgeois un peu plus âgé avait du mal à marcher ; lui aussi avait tenté de faire partie d'un petit commando, mais cela n'a pas marché comme il le voulait. Néanmoins, il eut la chance d'être affecté dans le même bureau que moi. Peu de temps après s'ajouta un Allemand.

Quant au quatrième Luxembourgeois, il était malade et souffrait d'une hernie intestinale qu'il lui était interdit de soigner au camp. Alors, il fut affecté à la cuisine en tant qu'éplucheur de pommes de terre !

Au bout d'une demi-année à peu près, les travaux du tunnel étaient quasi achevés et l'usine souterraine était installée.

D'autres travailleurs forcés arrivèrent au camp en même temps que les machines-outils.

Mais au bout de 15 jours à peine, il fallait les évacuer d'urgence ; nous étions début septembre et les Alliés s'approchaient du camp.

Les nazis décidèrent de se replier de l'autre côté du Rhin et nous devions charger les wagons.

Fin septembre, tous les détenus furent évacués, hormis les détenus juifs qui avaient reçu une formation spécifique pour travailler dans cette usine souterraine.

D'étranges menaces d'arrestation ou la manière dont un Alsacien a failli faire inculper un détenu et ses gardes nazis :

Depuis des mois je me trouvais prisonnier au camp d'Urbès. Pas une seule fois, je n'avais eu l'occasion d'entrer en contact avec le monde extérieur libre, hormis avec les civils, ouvriers et artisans employés au camp.

Charles Riehl, l'un d'entre eux, me racontait par le détail les voyages qu'il entreprenait régulièrement pour rentrer chez lui ou pour se rendre de temps à autre à Cochem, un autre camp annexe de Natzweiler, ou encore au Struthof même.

Ses récits détaillés firent naître en moi le désir de contempler la belle nature libre, de connaître les paysages et les habitants en Alsace. En outre, s'éveilla en moi l'étrange besoin de revoir le camp du Struthof, où j'avais séjourné durant 13 mois, il y a peu de temps encore.

J'espérais retrouver mes amis et les camarades que j'avais appris à connaître, mais aussi faire la connaissance de ceux internés après mon transfert.

Un beau jour, plus précisément fin juin ou début juillet 1944, un camion devait se rendre au Struthof, afin d'échanger des habits, de ramener du ravitaillement, de même que du matériel d'équipement.

Un détenu du camp d'Urbès était chargé d'accompagner le chauffeur et c'était moi l'heureux élu !

Nous quittâmes le camp tôt le matin et traversâmes les villages d'Urbès et de Wesserling, que je n'avais plus vus depuis avril. Nous traversâmes la vallée de la Thur en passant entre autres par Thann (la dernière antenne du camp d'Urbès durant un certain temps). Nous passâmes également par Cernay - je savais que là se trouvait un autre camp annexe de Natzweiler-Struthof – pour nous diriger finalement vers le nord.

Nous empruntâmes la route qui longe le piémont vosgien pour éviter la traversée de Colmar et de Sélestat, lieu où se trouvait également un camp annexe du Struthof.

C'est là que notre route bifurqua et nous tournâmes à gauche, en direction de l'ouest, et nous engageâmes dans une charmante vallée que je ne connaissais absolument pas. Plus tard seulement, je sus que c'est le Giessen qui coule à travers cette vallée.

Nous traversâmes de coquets petits villages dont je n'appris le nom qu'après la guerre. Partout nous croisâmes des gens qui vaquaient en paix à leurs occupations quotidiennes ou qui s'octroyaient un moment de loisir, comme si la guerre n'existait pas à cet endroit.

Au fond de la vallée, nous étions en pleine montée, la route prit soudain un virage serré et nous nous engageâmes sur une voie très pentue. Le camion avait du mal à avancer sur cette petite route à flanc de montagne et aux multiples virages.

Bientôt une vue splendide s'offrit à notre regard, le village que nous venions de traverser, de même que toute la vallée et les montagnes environnantes qui s'élançaient vers le ciel.

Pourtant mon regard fut rapidement dévié vers ce qui se trouvait tout juste à côté de moi : de magnifiques cerisiers chargés de délicieuses cerises toutes juteuses bordaient notre route ; elles étaient mûres et d'un rouge éclatant et elles éveillaient en moi l'envie irrésistible d'en goûter. Cette envie devint quasi obsessionnelle et insupportable ; depuis 3 ans déjà je n'avais plus vu ni goûté une seule cerise, alors que j'habite une région au Luxembourg qui regorge de cerisiers !

Le garde était assis avec moi sur le plateau à l'arrière du camion ; certainement il éprouvait la même envie irrésistible de manger des cerises : il se leva, frappa à la vitre de la cabine du chauffeur, où se trouvait également le supérieur hiérarchique, un sous-officier de la Luftwaffe.

Mais celui-ci fit un signe de la main et de la tête pour dire non ; il fallait abandonner l'idée de savourer ces délicieuses cerises, nous n'en avons pas le droit ! La déception fut immense.

Un peu plus tard, nous atteignions le col de Steige et descendîmes la vallée de la Bruche, une vallée que je connaissais bien grâce aux récits détaillés de plusieurs de mes camarades du Struthof, qui étaient employés en tant qu'artisans dans diverses équipes du camp.

Nous descendîmes cette vallée jusqu'à Rothau, le lieu de transbordement tant redouté des convois de déportés, soit à destination du camp, soit en provenance du camp.

Puis nous empruntâmes, travers d'épaisses forêts, ce chemin sinistre et connu qui grimpe jusqu'à hauteur de l'emplacement du camp du Struthof. Un hôtel réquisitionné à l'époque pour les SS et les membres de leurs familles, de même que pour toute une série de bureaux administratifs et d'ateliers artisanaux, se trouvait à quelques mètres du camp.

Notre camion s'arrêta à 10 mètres du portail à l'entrée du camp. J'attendis à côté de mon garde « personnel » dans le camion, pendant que le sous-officier se rendait au bureau d'accueil du « Blockführer » situé à l'entrée du camp.

Au bout d'un certain temps, il revint accompagné d'un SS. Il ordonna à mon garde de rester avec le chauffeur et moi dans le camion jusqu'à la pause de midi. Ils disparurent aussitôt dans l'une des baraques de SS.

A la fin de la pause de midi, de nombreux détenus quittèrent le camp toujours en rangs, afin de se rendre à leur lieu de travail forcé.

Je découvris parmi eux des visages connus, dont quelques Luxembourgeois et des camarades d'autres pays ; ils devaient travailler dans les baraques ou les ateliers situés à l'extérieur du camp.

Avec certains d'entre eux, je réussis à échanger un regard, parfois de simples regards de reconnaissance, parfois des regards emplis de joie, parfois des regards marqués par la surprise, voire la peur. D'autres camarades passèrent à côté de moi sans me reconnaître.

Au bout d'un certain temps, le sous-officier revint. Les SS du Struthof qui nous avaient vus ne me reconnurent pas ou bien ne se soucièrent guère de moi. Comme je portais l'habit rayé des commandos annexes, je ne faisais pas partie de leur champ de compétence, tant mieux pour moi !

Après avoir réglé nos affaires au Struthof, nous reprîmes le même chemin qui nous conduisait à nouveau dans la vallée de la Bruche et nous laissâmes derrière nous, avec soulagement, cet endroit sinistre, qui marquait chacun de nous différemment.

Pour le retour, nous empruntâmes la même route qu'à l'aller et parvînmes bientôt à l'endroit qui surplombait le village de Steige, où la route – et c'est ce qui m'intéressait le plus – était bordée de magnifiques cerisiers. Durant notre halte au Struthof, nous avions décidé qu'au retour les cerises ne seraient plus des fruits défendus pour nous et que nous allions nous régaler.

Le chauffeur et le sous-officier cherchèrent l'endroit et l'arbre les plus propices ; le camion s'arrêta au bord de la route et se plaça de telle manière que debout sur le plateau il nous était possible de nous régaler à volonté. Nous ne nous laissâmes pas prier et dévorâmes ces fruits succulents avec plaisir et avidité. C'était comme si les cerises avaient attendu notre passage pour se faire dévorer par nous ! L'un d'entre nous arracha même quelques branchettes avec des grappes entières de cerises et les mit sur le camion.

Il est vrai, nous avons entendu des sifflements émanant de la vallée, mais c'était sans intérêt pour nous. Et de toute façon, on s'en fichait !

Quoi qu'il en fût, nous continuâmes à dévorer des cerises jusqu'à satiété.

Les cerises, nous avaient-elles donné tellement soif ou bien était-ce plutôt le soulagement d'avoir quitté le Struthof, ou encore l'air de liberté qui nous envahissait, je ne saurais le dire ; toujours est-il que notre camion s'arrêta un peu plus loin dans la vallée à un café-restaurant du village de Steige.

C'était une grande maison située à droite de notre chemin. Nous entrâmes dans le café, prîmes place à une table et on nous servit des boissons. J'étais assis entre le garde et le sous-officier, le dos tourné à la fenêtre. Le chauffeur lui aussi avait pris place à notre table.

Je retirai mon bonnet de prisonnier et le posai sur la table, mais le sous-officier m'ordonna de le mettre ailleurs et me dit : « *Je ne comprends pas que durant ta détention tu aies perdu les bonnes manières* » !

Nous bûmes et mes accompagnateurs se mirent à discuter entre eux. Quant à moi, je jetai un œil autour de moi. Tout semblait calme, naturel et normal comme si j'étais chez moi à la maison ou dans une auberge au Luxembourg en toute liberté !

Je regardai en direction de la porte de sortie qui conduisait vraisemblablement aussi aux toilettes. Un instant m'effleura l'idée de me sauver, d'utiliser le truc des WC, mais la situation me semblait tellement inattendue et tout était tellement précipité, que je me sentais incapable de tenter de m'évader.

J'étais encore absorbé dans mes pensées, lorsqu'un homme d'une cinquantaine d'années entra brusquement au restaurant, nous jeta un regard furtif, puis rejoignit les villageois également présents dans la salle. Il commanda à boire et se mit à discuter avec ses collègues.

De temps à autre, il jetait un regard furtif vers nous, puis nous fixait même. Finalement, il s'écria : « *Ah, c'est bien vous qui venez de chiper des cerises, là-haut au bord de la route ?* »

Il y eut un silence absolu, puis le sous-officier qui avait changé de couleur lui répliqua que ce n'était pas vrai et que rien n'avait été volé !

« *Arrêtez de le nier* » poursuivit le villageois, « *je vous ai vus, vous êtes montés sur le plateau du camion pour manger des cerises et le même camion est dehors* » !

Le sous-officier continua à nier les faits. Les villageois, eux-aussi, se mirent à nous accuser de vol. Les voix montèrent d'un cran et la colère se mit à gronder des deux côtés. Chacun s'y mêla sauf moi qui restais silencieux et qui assistais à tout ce spectacle.

« *Moi, je représente les autorités locales ici, le maire tout comme le garde forestier* » insista le représentant du village. « *Si vous continuez à nier les faits et à me fâcher, j'ai le pouvoir de vous arrêter* » !

Il s'ensuivit un bref silence coupé par les paroles du sous-officier : « *Ne me parlez pas sur ce ton ! Vous avez vu l'uniforme du jeune homme ?* » en me montrant du doigt. « *Si vous ne la bouclez pas tout de suite, c'est vous qui serez transporté dans ce camion et ce soir déjà vous porterez le même uniforme de détenu que lui, c'est clair ?* »

Tout le monde se tourna vers moi. Plus personne ne dit un seul mot. Tout le monde avait compris ou pensait avoir compris...

Sur ce, nous vidâmes notre verre et quittâmes le café où régnait un silence de plomb après les agitations de l'altercation.

A l'extérieur, nous décompressâmes dans un gros éclat de rire. Nous montâmes à nouveau dans le camion et retournâmes à Urbès, par le même chemin qu'à l'aller.

En cours de route, je songeai à nouveau à l'incident survenu à Steige. Au départ la situation paraissait ubuesque. Mais le sous-officier avait menacé de son pouvoir, qu'au fond il n'avait pas et qu'il méprisait, pour inverser la situation.

Dans ma tête je laissai à nouveau défiler le comique de la scène à laquelle je venais d'assister : un officier de camp a failli se faire arrêter avec ses gardes par les autorités locales alsaciennes dans une Alsace occupée et annexée de force !

Pourquoi ne m'avait-on pas arrêté, moi ? Pourquoi cet Alsacien honnête à l'extrême n'avait-il pas fait inculper l'occupant, un sous-officier nazi accompagné de soldats et pris en flagrant délit de vol de cerises, alors qu'à l'évidence l'Alsacien voulait les vexer, voire les humilier ?

Peut-être que j'aurais pu regagner ma liberté et j'aurais été épargné de tous ces mois d'internement supplémentaires pénibles ?

Mais de telles pensées n'étaient pas réalistes et il valait mieux que cet incident se terminât de cette manière.

En effet, quelle aurait été la probabilité d'une issue meilleure ? Les conséquences n'auraient-elles pas pu devenir pires pour un détenu comme moi qui aurait été accusé de vol ?

C'est seulement plus tard que je pris conscience du danger dans lequel je m'étais trouvé. Surtout après avoir assisté à la mort d'un détenu polonais qui avait été abattu par un SS devant mes yeux, tout simplement parce qu'il avait volé quelques pommes de terre dans un champ !

Je n'ai jamais appris la réaction des villageois après notre départ. Peut-être que, eux aussi, avaient pris peur en pensant au Struthof et aux conséquences éventuelles de leur attitude. Peut-être que, eux aussi, avaient ri du comique de la situation, qu'ils avaient réfléchi par après avec calme et lucidité au tempérament et à la mentalité du sous-officier nazi.

Quant à moi, il me reste à remercier, bien que de manière tardive, la population de Steige pour les délicieuses cerises que j'avais mangées en 1944.

J'espère qu'ils nous auront pardonné depuis !

Chants populaires russes

Avant la guerre, la musique populaire et folklorique russe était quasi inconnue chez nous au Luxembourg. Rarement on entendait à la radio, à des concerts ou autres manifestations musicales des airs ou des chants populaires russes. De ce fait, j'avais l'impression que la Russie était pauvre en chants populaires, hormis quelques airs fréquents mais monotones.

Ces mélodies évoquaient en nous les immenses steppes russes et l'étendue infinie de l'Union soviétique. Et puis cela s'arrêtait là.

Mais la Russie au contraire est riche en magnifiques chants populaires. De cela nous pouvons seulement nous en rendre compte, après avoir eu des contacts plus ou moins étroits avec les gens du pays. En guise d'illustration, voici deux événements que j'ai vécus pendant la guerre.

Nous étions en 1944 et nous nous trouvions dans un convoi de Natzweiler à Dachau. Nous étions environ une soixantaine de détenus confinés dans un wagon à bétail étroit et glacial, il y avait quelques Français, des Luxembourgeois et une quarantaine de Russes. A l'extérieur il y avait de la neige, à l'intérieur du wagon il faisait sombre et l'air était suffocant. Nous causions ensemble et quand nous n'avions plus rien à nous dire, nous chantions.

D'abord une mélodie du Luxembourg emplie de nostalgie ; puis nos camarades français entonnèrent un chant tout simple. Leurs voix réussirent à peine à couvrir le bruit des roues du convoi.

Puis, ce fut le silence un court instant. Soudain retentit du fond d'un coin tout sombre un chant russe, pas un de ces chants monotones ni un chant nostalgique des steppes russes, non, au contraire, c'était un chant populaire joyeux. Quelques jeunes Russes commencèrent à chanter, puis une quarantaine de voix masculines graves et rauques se mirent à chanter le refrain.

C'était un air populaire joyeux et « sautillant ». Parfois, les voix montaient dans les aigus comme des alouettes vers le ciel, puis descendaient dans les graves en dents de scie, parfois on avait l'impression qu'elles voulaient fuir. C'était un rythme extraordinaire.

J'avais déjà entendu plein de chants, mais jamais je n'avais été autant fasciné. Je ne pouvais pas comprendre le sens des paroles russes, mais ce chant m'avait tellement fait chaud au cœur que pour un court instant j'avais oublié notre situation désespérée.

Quand tout devint à nouveau silencieux, je restais là à m'imaginer ce que cette mélodie avait suscité au plus profond de moi-même. Plus tard, je demandai à un jeune Russe couché à côté de moi et qui avait participé au chant, ce que signifiait cette chanson.

Il m'expliqua alors la chose suivante : *« Les soirs d'été après une journée de travail, nous nous retrouvons assis devant la porte de notre maison et nous chantons cet air tous ensemble, pères, mères, amis et camarades du village entier. C'est la plus belle chanson qui existe en Russie ; nous la chantons tout le temps, quel que soit l'endroit où nous nous trouvons... »*

Quelques mois plus tard, je fus témoin d'une autre belle coutume russe. Nous étions alors dans un petit camp, non loin de Mulhouse en Alsace. A quelques mètres de nos dortoirs se trouvaient ceux des travailleurs forcés de l'Est ou « Ostarbeiter », comptant environ une centaine de femmes russes. Le dimanche après-midi elles étaient libres et une partie des camarades russes ne travaillaient pas non plus.

Parfois, les femmes russes passaient tout près de notre camp et redonnaient courage aux malheureux en leur adressant un joli sourire, voire quelques mots gentils. Mais bientôt, il leur fut interdit de s'approcher de notre camp.

Les jeunes femmes russes avaient vite contourné l'interdiction : un dimanche nous étions assis devant nos baraques, quand soudain retentit un chant russe de l'autre côté de notre camp. Au début, nous n'y prêtions que peu d'attention, mais nos camarades russes interrompirent leur chant, se mirent tout près du grillage et attendirent notre réaction.

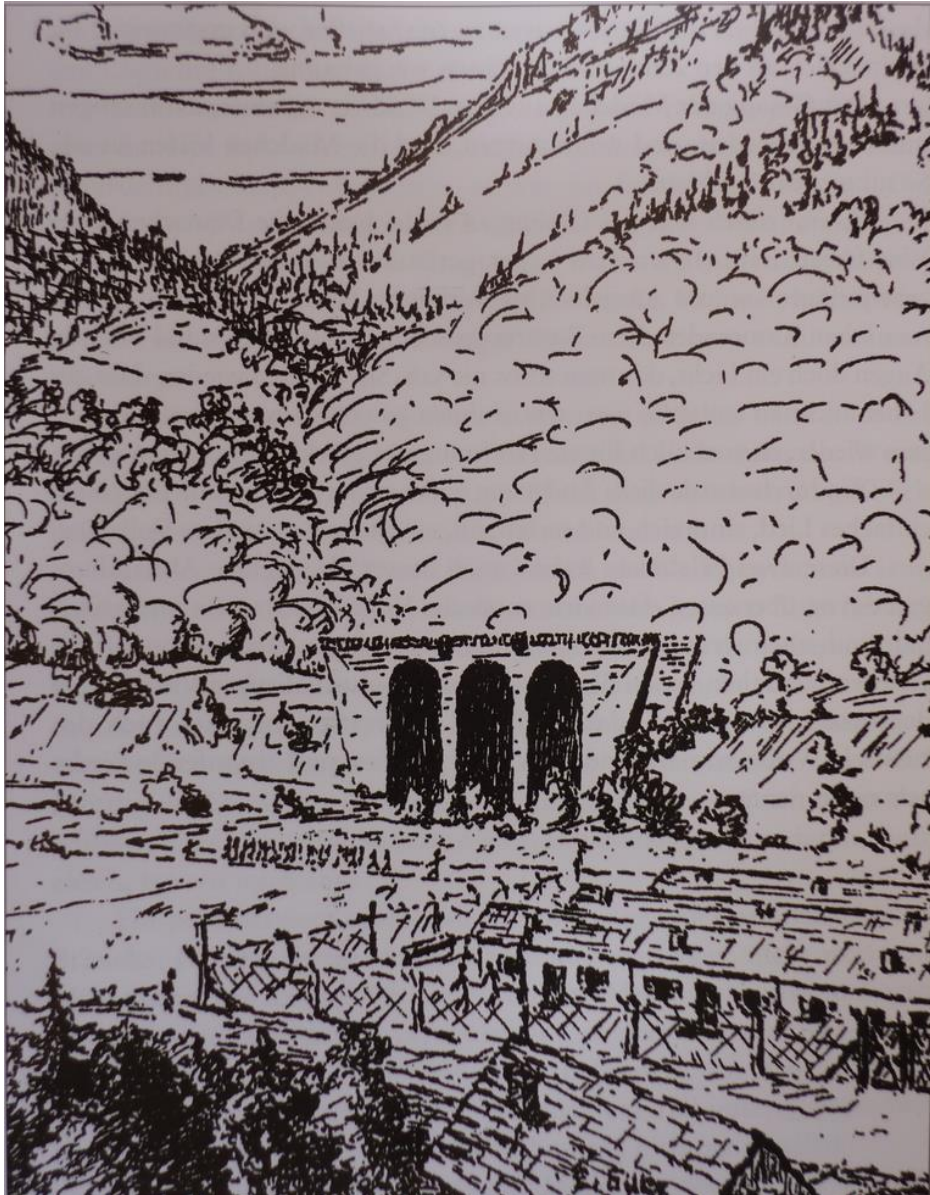
Le chant des jeunes femmes russes s'estompa progressivement, puis nos camarades russes se mirent à chanter et ce fut à nouveau le tour des jeunes femmes et ainsi de suite.

Le chant à peine terminé, les nazis laissèrent éclater leur colère. Dans notre camp leur colère fut terrible, dans celui des « Ostarbeiter », ils les punirent d'interdiction de sortie.

Même si nos camarades russes devaient endurer la fureur nazie, leurs yeux continuaient à briller d'une lumière, que l'on ne voyait nulle part ailleurs. Leurs chants leur firent prendre conscience que malgré tout la vie n'était pas seulement faite de tristesse et de malheurs, comme au camp, mais qu'elle était aussi emplie de l'espoir de temps meilleurs.

Qu'est-ce qui avait pu susciter une transformation aussi profonde en eux ? C'était un simple chant populaire riche de sens et de sentiment, un petit air populaire russe.

Ces deux expériences m'ont davantage convaincu qu'un savant traité sur les chants populaires russes, même si je ne pouvais en comprendre les paroles. Mais si nous avons l'opportunité de considérer le patrimoine musical russe, nous constatons que le peuple russe, tout comme les autres peuples d'ailleurs, possède un véritable trésor musical d'une beauté et d'une profondeur infinies.



Dessin du pont ferroviaire inachevé à proximité du tunnel d'Urbès. En 1938, les Français mirent fin au chantier du pont de chemin de fer et du tunnel qui devait initialement assurer la liaison entre Mulhouse-Thann (Alsace) et Saint-Maurice (Vosges) en passant par le col de Bussang.

Dessin réalisé par Ernest Gillen, mai-juin 1944.

La fin du camp annexe d'Urbès-Wesserling

Vers le 1^{er} septembre 1944, 500 détenus furent évacués par train lors d'un premier convoi, sans la moindre fuite au sujet de cette opération. Furent sélectionnés des détenus qui ne travaillaient pas d'équipe.

En toute hâte, ils durent plier bagages et se rendre à pied à la gare de Wesserling située à environ 5 km du camp. Ils étaient chargés à 50 dans des wagons à bétail prêts pour le convoi.

Au cours de l'après-midi, le train quitta la gare de Wesserling en direction de l'Allemagne. En ce qui concerne le déroulement du convoi, on apprit seulement plus tard que le train avait été victime d'attaques aériennes des Alliés à hauteur de Karlsruhe.

Lors de l'alarme, le train avait dû s'arrêter là et il était strictement interdit aux détenus de descendre de wagon malgré l'ordre donné par le personnel du train et de la gare.

C'était un déluge de bombes et de tirs de mitrailleuse. Le train fut touché, de même que ceux qui se trouvaient à l'intérieur des wagons : de nombreux détenus moururent sur le coup, d'autres succombèrent à la mort plusieurs heures plus tard. D'autres encore furent blessés. Pourtant aucun d'eux n'eut droit au moindre secours médical ; toute aide extérieure était refusée et les détenus n'avaient ni médicaments ni bandages sur eux. Même des soldats de l'escorte furent blessés, mais eux par contre eurent droit à des soins médicaux.

Le train poursuivit plus tard son chemin en direction de Neckarelz, où tous les détenus d'Urbès furent transférés dans l'un des camps de la localité allemande.

Quelques jours plus tard, un nouveau convoi arriva à Urbès. C'était environ 500 Polonais, tous des Juifs. Et l'effectif total de 1500 détenus fut à nouveau atteint.

Les nouveaux arrivants durent occuper les baraques libérées après l'évacuation des autres détenus. Toutefois, les nazis les séparèrent d'emblée des autres détenus qui restaient encore au camp, autant dans les dortoirs qu'au niveau du travail. Mais ils étaient traités par les nazis comme tous les autres détenus.

Un 2^e convoi de 500 détenus quitta Urbès le 9 septembre 1944. Ils avaient été sélectionnés de la même manière que les précédents ; ils devaient eux aussi se rendre à pied à la gare de Wesserling ; le train prit la direction de Mulhouse, puis de Strasbourg. Eux aussi furent transférés à Neckarelz.

En cours de chemin, un Lorrain réussit à sauter du wagon, au moment où le train dut ralentir et où le garde assis près de la porte du wagon s'était assoupi. Vraisemblablement, les nazis ne se rendirent pas immédiatement compte de la fuite du détenu lorrain ; toujours est-il qu'ils n'avaient pas réagi sur le champ.

Le Lorrain réussit à sauter sans se blesser et à regagner sa liberté. Sa fuite ayant eu lieu à hauteur de Colmar, il put se débrouiller sans trop de problèmes pour atteindre Mulhouse.

C'est dans cette ville qu'il trouva refuge auprès d'un homme qui travaillait comme chauffeur civil au camp d'Urbès. Ensuite, le Lorrain réussit à regagner sa ville natale de Metz en novembre 1944, peu après la libération de la ville lorraine.

Je ne connais pas d'autres détails sur ce convoi.

Le Front s'approchait peu à peu d'Urbès et la distance entre le Front et le camp s'était réduit de moitié en l'espace de 15 jours. Le 25 septembre 1944, il ne se trouvait plus qu'à 40 km du camp.

Çà et là on entendait le grondement des canons ou les salves des mitrailleuses. Les détenus étaient tous convaincus que la fin était toute proche et ils avaient espoir que les libérateurs allaient bientôt parvenir jusqu'au camp, avant que les nazis ne prennent la fuite. Mais ils pensaient aussi à l'éventualité d'une mort collective à l'intérieur du tunnel, mais sans trop y croire.

Le 26 septembre 1944, aux environs de 10 heures du matin, les détenus du « vieux » camp qui devaient travailler soit près du tunnel, soit à l'intérieur, durent se mettre en rangs pour l'appel et parmi eux il y avait les 4 Luxembourgeois.

Aussitôt après, nous dûmes nous rendre dans nos dortoirs, puis marcher jusqu'à la gare de Wessering. En fin d'après-midi, le train se mit en branle et bien entendu nous nous trouvions entassés dans des wagons à bétail. Le soir, nous atteignîmes la gare de Mulhouse, où nous devions passer la quasi-totalité de la nuit enfermés dans les wagons.

Souvent notre train était carrément à l'arrêt. Puis il se remettait en branle pour s'arrêter à nouveau.

Le 27 septembre 1944, nous traversâmes en toute hâte le Rhin. Vers midi, le train était arrêté des heures durant à hauteur de Fribourg-en-Brisgau, bloqué par les fréquentes attaques aériennes des Alliés.

En toute fin d'après-midi, le train reprit le chemin vers Karlsruhe. La nuit aussi le train dut s'arrêter à plusieurs reprises et finalement changer de direction dans la région de Karlsruhe.

La gare tout comme la région avaient été tellement touchées par le déluge de bombes des Alliés peu avant l'arrivée de notre train, qu'il n'était plus possible de circuler.

C'est pourquoi, il fallait revenir en arrière, prendre la direction vers l'ouest, puis à nouveau traverser le Rhin et retourner en direction de l'est. Le va et vient se poursuivit toute la nuit.

A la pointe du jour, le trajet se déroula un peu mieux et peu avant midi le train arriva en gare de Neckarelz.

Les détenus furent alors répartis dans deux camps. Les Luxembourgeois d'Urbès furent aussitôt sélectionnés par les camarades luxembourgeois déjà internés à Neckarelz, puis mis en lieu sûr au « Revier » et 3 d'entre eux furent affectés quelques jours plus tard à un commando annexe un peu moins dur.

La quasi-totalité des autres détenus devait travailler dans des mines de sel sur l'autre rive du Neckar pour y installer, comme au camp d'Urbès, une usine souterraine.

Ils y restèrent plus d'une demi-année jusqu'à leur nouvelle évacuation à Dachau avec les autres détenus des camps de Neckarelz.

Ceux qui réussirent à survivre furent enfin libérés à la fin du mois d'avril ou au début du mois de mai 1945.

Les détenus luxembourgeois du camp d'Urbès purent tous regagner leur pays natal en mai 1945.

Les 500 détenus juifs qui étaient arrivés seulement début septembre au camp d'Urbès furent à nouveau évacués au cours du mois d'octobre 1944. Ils furent transportés en train vers d'autres camps, mais je ne connais ni le déroulement ni la destination de leur transfert ».



Marguerite Kubler

Professeur d'allemand

Juin 2017.